

BUREAUX: RUE NAIN, 1

ABONNEMENTS:

ROUBAIX-TOURCOING: Trois mois, 12 fr; Six mois, 23 fr; Un an, 41 fr. LE NORD DE LA FRANCE: Trois mois, 14 fr; Six mois, 27 fr; Un an, 51 fr; — L'abonnement continué, sauf avis contraire. ANNONCES: 20 centimes la ligne. RÉCLAMES: 25 centimes. — On traite à forfait.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD

PROPRIÉTAIRE-GÉRANT: A. REBOUX

ON S'ABONNE ET ON REÇOIT LES ANNONCES: A ROUBAIX, chez le bureau du journal, rue Nain, 1; A Lille, chez M. Béghin, Libraire, rue Grande-Chaussée; A Paris, chez M.M. Havas, Laflitte-Bullier, 4, Cite place de la Bourse, 8; A Bruxelles, à l'Office de Publicité, rue de la Madeleine.

Heures de départ des trains: Roubaix à Lille, 5 h 15, 7 h 02, 8 h 47, 11 h 37, m., 12 h 24, 5 h 56, 8 h 39, 11 h 15, 7 h 53, 8 h 32, 9 h 18, 11 h 11, s. Roubaix à Tourcoing-Donceles, 5 h 47, 7 h 15, 8 h 43, 10 h 17, 11 h 23, m., 1 h 19, 2 h 49, 4 h 58, 5 h 38, 8 h 13, 10 h 21, 11 h 35. Lille à Roubaix, 5 h 20, 6 h 55, 8 h 25, 9 h 55, 11 h 25, 12 h 57, 2 h 28, 4 h 02, 5 h 36, 6 h 56, 8 h 20, 9 h 54, 11 h 28, 12 h 45, 1 h 47, 3 h 27, 5 h 02, 6 h 06, 7 h 24, 8 h 23, 9 h 24, 11 h 02, Mouscron à Lille, 6 h 35, 7 h 50, 9 h 22, 11 h 10, 11 h 57, 3 h 13, 4 h 25, 4 h 49, 7 h 02, 9 h 00.

BOURSE DE PARIS

Table with financial data including 'DU 17 AVRIL' and 'DU 18 AVRIL' with columns for values and interest rates like '3 0/0' and '5 0/0'.

ROUBAIX, 18 AVRIL 1874

BULLETIN DU JOUR

L'honorable M. Lucien Brun, consulté par M. Laurent, rédacteur de l'Union, à l'occasion de la récente circulaire de M. le garde des sceaux, a adressé à ce journal une lettre que nous reproduisons plus loin. Cette lettre approuve l'Union quand elle affirme être dans la légalité, en assurant que par la loi du 20 novembre, l'Assemblée n'a pas créé un septennat, mais qu'elle a seulement prorogé les pouvoirs du maréchal.

me demander mon avis sur le droit qui reste à la presse de discuter les questions constitutionnelles. Je n'éprouve aucun embarras à vous répondre, car le texte de la loi du 20 novembre et la discussion qui a précédé le vote ne permettent pas l'hésitation. Voici d'abord le texte de la loi: 'Le pouvoir exécutif est confié pour sept ans au maréchal de Mac-Mahon...'

male; mais quelles qu'elles soient, le pouvoir lui-même du maréchal ne peut plus être discuté. Or, l'Union n'a pas discuté le pouvoir personnel du maréchal. La circulaire ajoute: 'Ce pouvoir, aussi bien dans sa durée de sept ans que dans la personne de celui qui le représente, ne peut être nié impudiquement.'

ce jour-là seulement au quartier-royal et n'avait pas pu surpris tous les chefs. Un des plus importants nous écrit textuellement: 'La question du Consensio n'est qu'une fable inventée par les républicains dans le but de semer la méfiance contre certains généraux. Nos ennemis perdent leur temps à fabriquer de pareilles absurdités.'

sans doute de beaux rêves qui pourraient bien avoir le sort du pot au lait de Perrette. Ce soir, les journaux officiels confirment que le gouvernement doit déposer dès le début de la session, le projet de loi sur la seconde chambre. La Presse fait, ce soir, une réponse très-violente à la Gazette de France; l'article se termine par la déclaration suivante: 'Si aujourd'hui le septennat vous apparaît comme un vestibule républicain ou bonapartiste, nous concevons vos impressions, mais ce n'est pas à nous qu'il doit s'adresser.'

LETTRE DE VERSAILLES

Versailles, le 17 avril 1874. Le télégraphe vous a certainement porté l'analyse du discours que M. Labadié vient de prononcer à l'ouverture de la session du conseil général des Bouches-du-Rhône dont il est président; puisque ce personnage se remet ainsi en évidence, j'ai cru à propos de rechercher quel rôle il avait joué sous le gouvernement du 4 septembre. M. Alexandre Labadié, négociant en draps (1), faisait partie du conseil municipal de Marseille, le 4 septembre; il s'était fait remarquer par l'exaltation de ses opinions; ce fut lui qui, dans la séance du conseil municipal du 5 septembre, proposa la nomination d'un commissaire départemental chargé d'aller remplacer le préfet de l'empire dans ses fonctions; cette idée fut adoptée avec enthousiasme et M. Labadié fut acclamé commissaire. Il s'empressa aussitôt d'aller chasser M. Levret et de s'installer à la préfecture. Immédiatement il révoqua le procureur impérial, M. Céron, et le remplaça par un commis greffier du tribunal de commerce, le sieur Jules Maurel; quelques heures après, il destitua de toutes fonctions le général d'Aureilles de Paladines, commandant de la place, et nomma pour le remplacer le sous-intendant militaire Brissy; ainsi cet homme qui vient aujourd'hui reprocher au gouvernement de ne pas rester dans la légalité, s'arrogeait de lui-même tous les pouvoirs et se mettait au-dessus de toutes les lois. Le 22 septembre, allant encore plus loin, il adressa la lettre suivante à M. Luce, président du tribunal civil de Marseille: 'Marseille, 22 septembre 1870. Monsieur le premier président du tribunal civil de Marseille, Les renouvellements politiques amènent pour les fonctionnaires du régime déchu une situation toujours difficile, et parfois des plus fausses. Placé à la tête de la magistrature de notre cité, votre position éminente appelle sur vous les regards, et fixe les souvenirs. Les témoignages de zèle et de dévouement que vous avez donnés dans ces dernières années au gouvernement impérial sont présents à tous les esprits. On se rappelle un discours de rentrée où vous avez adressé de sèches paroles aux membres du barreau qui, pendant les périodes électorales, combattaient les candidatures officielles; cet incident émut le public, et l'on ne manqua pas d'ob-

Feuilleton du Journal de Roubaix DU 19 AVRIL 1874.

BLANCHE-NEIGE NOUVELLE

PAR CLAIRE DE CHANDENEUX XVI Ces trois jours, elle les employa à rechercher, parmi les objets ayant appartenu à Mme Humfrey, les petits riens de nulle valeur auxquels s'attachaient pour elle des souvenirs d'enfance. Elle se dépeignait, non moins volontairement de tout ce qu'elle tenait d'une fortune qui lui paraissait un poids écrasant désormais, ne conserva que le strict nécessaire pour sortir décentement de la maison, et vint un matin dans la mienne après des adieux très dignes et très simples aux héritiers abasourdis de cette grandeur d'âme. Depuis huit jours, elle est chez moi, ne se plaignant pas, seraine et douce. Elle est ma fille.

de cette bérédiction inespérée qui sourit à mon déclin. — Ah! s'écria le pauvre jeune homme avec explosion, Lucile m'a fermé mon ciel! On eût dit que le magistrat attendait un mot de cette nature. Ses yeux de-miclos par l'attendrissement se rouvrirent prestement et sa bonne figure se tourna, bien ouverte, vers Pierre. — Monsieur Nivert, dit-il avec lenteur, vous êtes innocent de certaines vengeances et de certaines convoitises formées en votre nom. Il serait injuste de vous en faire porter la peine. Vous comprendrez, toutefois, que leur souvenir ne peut qu'élever une barrière entre vous et... nous. Rompez avec Mile Nivert, qui est une sœur compromettante pour votre bonheur, ayez une position indépendante, si c'est possible, honorable toujours, et revenez l'an prochain me demander Blanche-Neige. Des larmes de joie jaillirent des yeux du pauvre garçon. — Je vous bénis, monsieur, dit-il en se penchant, pour la baine, sur la main du vieillard. Cette parole sera le seul souvenir heureux de ma vie; mais vous me demandez l'impossible. — Comment! — Rompre avec ma sœur. Elle a des torts énormes, que seul je n'ai pas le droit de lui reprocher. Elle m'a beaucoup aimé et les erreurs de son dévouement ne peuvent être punies de mes propres mains. — Pardieu! mon garçon, vous êtes

une honnête créature! s'écria le président, tout ému; il ne sera pas dit que je n'aurais pas rapproché du cœur si droit de Blanche-Neige le cœur le plus loyal que j'aie jamais rencontré après le sein. Pierre n'eut pas le temps de répondre. Le train s'arrêtait à Fontenay; de la petite maison du magistrat bardant la voie, on guettait son arrivée. Pierre, suivant le regard du digne homme, rencontra à une fenêtre le visage charmant, si connu, si aimé de Blanche-Neige. Il se jeta sur le quai de débarquement sans réfléchir, puis s'arrêtant tout à coup. — Il faut donc vous quitter? murmura-t-il. — Attendez, voici la dernière épreuve. Et le président, montant d'un pied lesté les escaliers de la gare, laissa son jeune compagnon mélancoliquement appuyé aux aubépines qui bordent la voie, tandis qu'il courait vers sa maison. Blanche-Neige vint à lui les bras ouverts. — Cher ami, vous êtes en retard, dit-elle, je ne vous laisserai plus sortir seul, vous me faites mourir de peur. — Plaignez-vous, je vous le conseille, quand je viens de vous retrouver une vieille et fitelle avec incrédulité; je n'ai plus que vous. — Et votre petit rival de jadis?

— Qui cela? dit-elle en pâlisant. — Pierre Nivert. — Vous l'avez revu? — En personne, et charmant, du reste, et surtout honnête homme, comme il ne s'en voit plus guère. — Moi, je n'en ai jamais douté, dit-elle avec fermeté. Ses yeux brillaient, elle semblait fière de n'avoir pas méconnu celui qu'on avait confondu dans la répulsion que sa sœur inspirait. — Blanche-Neige, dit le président, nous avons traité bien durement cet enfant, qui a un cœur d'or. Voulez-vous le réparer? Elle ne répondit pas. — Je suis bien vieux, et presque aussi pauvre que vous, ma fille; l'avenir pour vous, c'est la médiocrité. Il est jeune, il vous est dévoué; l'avenir pour lui, c'est le travail. Cet avenir sérieux vous effrayait-il, mon enfant? Elle ne répondit pas davantage; seulement, sous sa robe légère, on aurait vu battre son cœur. — Je lui ai dit: 'Rompez avec votre sœur, qui nous a fait tant de mal, et revenez à nous.' Il a refusé d'abandonner sa sœur. Cette fois, la jeune fille rompit le silence. — Vous avez eu tort de lui demander cela, Lucile peut ne mériter ni tendresse, ni estime; elle est non sang et sa seule famille. Il a bien fait de refuser. — Ah! si vous le défendez maintenant, ma conviction est faite.

Et moitié riant, moitié grommelant, M. Lacroix ressortit de la petite maison. Pierre attendait, par obéissance aux derniers mots du magistrat, non par espérance personnelle. Que savait-il du cœur de l'orpheline? Y tenait-il encore la plus petite place? Avait-il jamais été pour elle autre chose qu'un passant, entrevu deux ou trois fois, perdu et oublié? Ces raisonnements, qu'il s'était faits cent fois, s'imposaient à son esprit avec une force nouvelle. Il valait bien mieux fuir tout de suite que d'attendre un arrêt... et quel arrêt! — Pierre! appela le président. Il se retourna tout tremblant. A n'en pas douter, et quoique ses yeux vissent trouble, on lui faisait signe de venir. Il s'approcha d'un pas d'automate. — Un peu plus d'entrain, que diable s'écria l'excellent homme; je vous appelle à la plus belle fête de notre jeunesse. — Quoi!... elle consentirait?... — Ceci, vous le lui demandez vous-même. Il prit le bras du jeune homme et l'entraîna. Dans le petit salon du rez-de-chaussée, Blanche-Neige était debout, plus blanche que son nom, mais heureuse. Les deux jeunes gens se donnèrent la main sans parler, avec du bonheur plein les yeux. — Ça, vous dinez ici, dit le vieillard. On va tuer le veau gras. (A suivre)